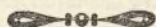


# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE TESTAMENT DU JUIF (suite et fin). — VOYAGE D'UNE FEMME AU POLE ARCTIQUE, par madame BIARD (1<sup>re</sup> partie). — LES SORCIERS EN RUSSIE. — POÉSIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Il a fait quelques beaux jours durant lesquels les plus jolies robes de printemps se sont montrées aux bois; la charmante robe de notre gravure de ce jour, en tarlatane fond blanc avec des couronnes de roses brochées, a été beaucoup remarquée, ainsi que celle de la même gravure en barège noir avec des rubans écossais pour ornements; toutes deux sortaient des ateliers de mademoiselle Élise Chevalier, qui prépare en ce moment de grands envois pour l'Angleterre. Les jeunes et brillantes ladies se parent des plus fraîches modes françaises durant le mois de mai, qui est à Londres la saison des fêtes.

Mademoiselle Chevalier a expédié pour ces soirées aristocratiques des robes de jeunes filles d'un goût exquis: une en tulle de Bruxelles uni, ornée de sept petits volants froncés touffu et dentelés au bord d'un feston très-fin. Le corsage, décolleté, à plis sur la gorge, à pointe et sans basques, était garni autour de l'échancrure de deux petits volants, festonnés comme ceux de la jupe, de quatre centimètres de haut, et sur les manches courtes s'étagaient trois volants semblables. Le transparent de cette robe était en taffetas blanc.

Une autre, en crêpe bleu de ciel, avait cinq volants, sur lesquels étaient brodés en soie des guirlandes de bluets. Le mélange du bleu foncé et du bleu clair est fort à la mode; la même guirlande de bluets se répétait sur le corsage et sur les manches courtes. La belle Anglaise à qui cette robe était destinée devait la mettre avec une parure de saphirs mêlés de turquoises. Rien n'est de bon goût comme l'harmonie entre la teinte des bijoux et les couleurs de la robe.

A côté de ces deux robes de jeune fille et de jeune femme, nous avons vu chez mademoiselle Chevalier une magnifique robe destinée à une douairière anglaise: sur une jupe de salin d'un gris de perle très-clair s'étagaient quatre volants de dentelle de chez Violart; le dessin de ces dentelles était des tiges d'oëillets. Sur le corsage, très-peu décolleté, et sur les manches, à demi courtes, circulaient des rangs de la même dentelle d'une moindre hauteur. Une écharpe de dentelle du même dessin devait accompagner cette toilette et voiler le cou de la dame âgée à qui elle était destinée.

C'est des ateliers de mademoiselle Élise Chevalier qu'étaient sorties quelques-unes des robes éblouissantes qui se sont montrées au bal costumé que le comte Walewski, ambassadeur de France à Londres, vient d'offrir à la reine d'Angleterre. L'aristocratie anglaise emprunte toutes ses modes à la France, et même, quand elle les prend à Londres, ce sont encore des mains françaises qui confectionnent, dans les riches magasins de Regent-street, les chapeaux et les robes de ces dames. Plusieurs costumes du quadrille des bergères de Watteau qu'on a beaucoup admirés au bal du comte Walewski avaient été faits par mademoiselle Chevalier. Il y en avait un rose dont la jupe, toute bouillonnée de tulle de soie blanc, avec un semis touffu de pâquerettes, ressemblait à quelque coin fleuri du Jardin du roi à Versailles. Une autre robe de bergère était en satin bleu clair, toute ruchée de tulle rose diaphane, dans les plis duquel couraient une foule de petits bouquets de *ne m'oubliez pas*.

La maison Violart avait expédié ses plus belles dentelles de point de Bruxelles en tuniques et en volants pour ce bal de l'ambassade de France, et ces dentelles s'étagaient tour à tour en ornements sur les costumes des reines célèbres revêtus par les belles Anglaises, ou en fraises et en jabots sur les costumes historiques que portaient les lords et les invités de toutes nations qui se pressaient à cette éblouissante fête. Le costume de Henri IV qu'avait revêtu pour ce bal le sculpteur Marochetti a été un des plus remarquables. C'est aussi de la maison Violart que sortent les robes de dentelle, les voiles et les écharpes de mariage les plus nouvelles, et jamais plus riche assortiment n'a brillé dans ces célèbres magasins. Le mois de mai étant la saison où les mariages sont le plus nombreux, les équipages se succèdent à la porte de Violart, et chaque jour ce sont



des commandes réitérées des merveilleuses *corbeilles* que le *futur* offre à la *future*. C'est aussi chez Violart qu'on trouve les plus beaux châles et les plus nouveaux mantelets en dentelle noire.

Madame Louise Colet, dont nos abonnées ont lu dans les *Modes parisiennes* des Nouvelles et des vers, vient de remporter le grand prix de poésie à l'Académie française. Ce prix est tous les deux ans l'occasion d'une solennité qui attire la société d'élite de Paris dans la belle salle de l'Institut. Là, se pressent les célébrités et les jolies femmes, les habits ornés de décorations et les fraîches robes *décorées* par la beauté de celles qui les portent. Nous ne manquerons pas, lorsqu'elle aura lieu, de décrire à nos lectrices cette fête de l'esprit et de l'élégance.

Voici la saison où les coiffures de cheveux sont les préférées; on supprime chez soi les petits bonnets pleins de coquetterie et de distinction sortis de chez mesdemoiselles Romain ou de la maison Daniel-Deray; on lisse comme un plumage de colombe les nattes et les bandeaux avec la crème de cydonia de Guerlain, car la coiffure en cheveux demande un soin extrême. La coiffure la plus adoptée pour chez soi c'est la tresse à trois branches fixée à la nuque en double rond par un peigne d'écaïlle blonde et les bandeaux bouffants dits à la Victoria. Pour le soir, la natte se dispose en nœud et le peigne est remplacé par des fleurs ou des pierres, et les bandeaux, au lieu d'être bouffants, se font relevés et roulés (dits à l'impératrice); de ces bandeaux disposés en couronne s'échappent vers l'oreille une ou trois longues boucles flottant jusqu'à l'épaule. — Dans le faubourg Saint-Germain, c'est Camut qui exécute ces coiffures avec le plus de netteté.

Disons un mot des chaussures, qui donnent ou enlèvent le cachet de distinction à la toilette. Sur le pavé, avec les robes d'étoffes unies fortes et de couleurs sombres, il est de bon goût que les brodequins soient du même que la robe. Avec des robes d'été en couleurs claires ou blanches, les brodequins en satin de laine gris de perle ou chamois pâle sont bien portés. Chez soi on met le soulier de satin noir si l'on est en robe habillé, ou la petite pantoufle de Constantinople avec les élégants peignoirs du matin. Ces pantoufles sont faites d'un fort tissu à côtes d'or et de soie; l'or y domine et y relève un dessin oriental tantôt en rouge, tantôt en vert, tantôt en bleu. D'autres pantoufles, dites algériennes, sont toutes couvertes de menues broderies d'or de diverses teintes: or bruni, or mat, or poli.

Si le beau temps dure, on partira bientôt pour la campagne. C'est le moment où les châteaux et les villas se rouvrent et se restaurent; on répare les meubles fanés, on remplace ceux qui sont trop détériorés, on s'adresse à Krieger, on lui demande ses beaux lits, ses riches armoires à glaces en acajou moiré ou en palissandre incrusté; pour les salles de billard, ses meubles d'ébène; pour les salles à manger, ses buffets et ses

chaises sculptés en noyer naturel. Krieger exécute aussi les plus riches boiseries en panneaux de chêne décorant quelquefois une salle entière ou servant seulement de cadre aux tentures et aux papiers peints dans les maisons de campagne dites à l'anglaise. Avec des soubassements et des corniches de bois de noyer naturel ou de chêne, on ne saurait choisir pour salle à manger un plus joli et plus attrayant papier que les papiers à dessins comiques extraits du *Journal pour rire* et imprimés sur fond glacé rose, chamois ou vert; le chamois surtout est du meilleur effet: ce papier si gai, si amusant, sera aussi adopté pour les salles de billard et les pavillons. Toutes les caricatures, tous les ridicules passagers, successifs et toujours renouvelés de la vie parisienne passeront ainsi sous les yeux des provinciaux et des campagnards. Chaque hôtel, chaque auberge, chaque maison de bain, chaque station de voiture voudra avoir une salle recouverte de ces papiers parlants.

#### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Robe en tarlatane blanche brochée. — Canezou en guipure et rubans roses de la maison Daniel-Deray. — Bonnet de guipure orné de fleurs d'amandier rose. — Gants en chevreau paille de chez Faguer-Laboullée.

*Seconde toilette.* — Robe en barège noir, les quatre volants sont garnis d'un ruban écossais. — Chemisette en batiste avec une dentelle de Bruxelles de deux centimètres de haut froncée tout autour. — Manches de dessous garnies d'une dentelle de trois centimètres aussi en point de Bruxelles. — Bonnet de la même dentelle orné de ruban.

## LE TESTAMENT DU JUIF.

(SUITE ET FIN.)

Quelques jours après cet événement, pendant un moment de répit laissé aux assiégés par les boulets espagnols, mon grand-père et Owen descendirent dans la ville pour visiter la maison du juif et s'assurer s'il y restait encore quelque chose qu'on pût convertir en valeurs au profit d'Esther. Au milieu de la dévastation générale, ils eurent peine à retrouver le lieu exact. La place ne présentait qu'un monceau de ruines. Quelques provisions et quelques marchandises avaient été laissées par les pillards, mais le tout était mêlé aux décombres et inondé par les flots de liqueurs et de mélasse échappés des tonneaux défoncés.

Owen, en fouillant parmi les débris, remarqua,



au milieu d'un des murs renversés, un espace ouvert comme si quelque cachette y eût été pratiquée. Avec l'aide de la canne de mon grand-père, il parvint à dégager le plâtre d'alentour, et ils découvrirent en effet dans l'épaisseur de la muraille une espèce de placard fermé d'une petite porte de fer. Au fond était une cassette également en fer qu'ils enlevèrent non sans peine, car elle était d'un poids énorme eu égard à sa dimension. Rapporté chez le major, ce coffre y fut ouvert, et l'on trouva à l'intérieur plus de six cents doubles (environ cinquante mille francs) et un grand nombre de lettres de change et d'obligations, la plupart de celles-ci souscrites par des officiers. La dernière était celle de Von Dessel. Suivant le désir d'Esther, le major rendit ces obligations aux personnes dont elles portaient les signatures.

Esther ne se rétablit jamais parfaitement des suites de son séjour dans la caverne; elle resta toujours pâle et d'une santé délicate. Mon grand-père soigna son héritage, et en quittant Gibraltar, une fois le siège levé, il plaça l'intégralité de la somme sur la tête de la jeune juive avec toutes les sûretés désirables. Il confia Esther elle-même aux mains d'une respectable famille de ses coreligionnaires. Elle épousa dans la suite un riche banquier, et continua d'entretenir une correspondance avec ses bienfaiteurs, envoyant chaque année une ou deux barriques de xérès excellent pour mon grand-père, des mantilles, des bijoux et autres présents pour Carlota.

Combien de fois, dans mon enfance, j'ai entendu le vieux major raconter cet épisode de sa vie militaire! Aussi la caverne de Saint-Michel avait-elle pris rang dans mon imagination entre la caverne d'Aladin et celle où Ali-Baba fit fortune aux dépens des quarante voleurs. Mais quand, en terminant son récit, mon grand-père allait nous chercher le testament du juif, soigneusement gardé dans un certain tiroir de son bureau, il n'y avait plus moyen de douter de la réalité d'une histoire attestée d'ailleurs par les cadeaux qui pendant vingt ans témoignèrent à notre famille la reconnaissance de la pauvre Esther.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

## VOYAGE D'UNE FEMME

# AU POLE ARCTIQUE

SUÈDE ET NORVÈGE.

A M. L. DE B., A NEW-YORK.

Je quittai le Danemark à tire-d'aile, et je ne vis bien la masse imposante du Kroneberg que lorsque je fus

installée dans un batelet nageant vivement vers la Suède.

Le Kroneberg (dont le nom signifie, je crois, couronne de la montagne) date du quinzième siècle, et a bien le caractère solide et massif de l'architecture fortifiée de cette époque. Il fut construit par Eric VII, le misérable successeur de cette grande Marguerite qui porta si dignement trois couronnes et mérita le surnom de *Sémiramis du Nord*.

Le château de Kroneberg garde et surveille le détroit du Sund. Cerbère attentif, il reçoit un droit de passage de tout navire entrant ou sortant de la Baltique; à la rigueur, ses exigences seraient appuyées par une très-recommandable batterie de canons.

Le détroit du Sund est fort étroit, le vent s'y engouffre par caprices comme dans un défilé; notre bateau a été sur le point de se coiffer fort désagréablement, à cause d'une petite voile latine que j'avais imprudemment fait laisser ouverte par amour du pittoresque. Quoi de plus charmant qu'une de ces gracieuses voiles triangulaires serrant le vent et emportant un canot, comme un oiseau de mer qui fuit devant la brise? C'est charmant! oui, mais c'est dangereux; — comme beaucoup de choses charmantes!

La petite ville de Suède où on aborde en face d'Elseneur (en danois, Helsingor) se nomme Helsingborg; c'est un petit port calme, sans mouvement, peu commerçant, peu peuplé, peu curieux à visiter, impossible à habiter huit jours. On y peint les maisons en rouge foncé, ce qui rappelle fâcheusement certaines boucheries de village; les rares passants de ces rues silencieuses regardent les étrangers de l'air étonné et inquiet de gens qui n'en voient pas souvent. Helsingborg est un de ces endroits où l'on se sent vivement saisi de cette impatience particulière, connue des voyageurs, qui nous fait faire dix fois en une heure le trajet de la poste à l'auberge, en demandant désespérément ses chevaux d'un côté et son souper de l'autre, afin d'en finir vite avec leur plate tranquillité et leur morne insignifiance.

A propos de souper, je fis à Helsingborg ma première épreuve des supplices gastronomiques que me réservait mon voyage. On m'y traita d'une soupe à la bière (horrible mélange de bière chaude et d'œufs), de pain au cumin complètement immangeable, et d'un fromage sans sel dont la fadeur me fit reculer; — total, je ne soupai pas.

Voyager en Suède n'est pas chose simple; ce pays se maintient dans un état assez primitif sous le rapport de la locomotion; on n'y trouve ni malles-postes, ni diligences, ni services organisés quelconques; si on veut se transporter d'un point à un autre, il est nécessaire d'y aviser mûrement et de faire tout un plan de campagne.

Voici les principales conditions dont on doit s'inquiéter: Avoir une voiture à soi; se munir d'un domestique interprète, dans le cas où on ignore le suédois



(cas assez habituel aux Français); envoyer devant soi un courrier chargé, comme le chat botté du conte bleu, d'annoncer votre arrivée aux bons paysans dont dépendent les relais, les gîtes et les diners.

Il n'existe pas en Suède d'administration des postes; les paysans doivent fournir des chevaux aux voyageurs sur leur réclamation; un tarif règle le prix de chaque poste; un livre déposé dans chaque village reçoit au besoin les observations et plaintes des étrangers, tenus, en outre, d'y inscrire leurs noms et qualités, de dire d'où ils viennent et où ils vont. Sans un courrier (appelé *fairbout*), on serait soumis à des lenteurs sans fin, et même avec cette précaution on subit des retards; le courrier attend souvent son propre cheval plusieurs heures, et on le rattrape malgré ses vingt-quatre heures d'avance. Les mesures que je viens d'indiquer une fois prises, on voyage assez commodément sur les belles routes unies de la Suède.

La côte de Suède n'a pas d'analogie avec celle du Danemark qui lui fait face. Quoique séparés par un bras de mer à peine plus large qu'un fleuve, les deux pays ont une physionomie très-dissemblable. La côte danoise, élevée, boisée, agreste et fertile à la fois, regarde du haut de ses collines la côte suédoise, nue, basse et sablonneuse. Autour d'Helsingborg s'étendent quelques champs d'orge et de seigle fréquemment interrompus par des ampoules pierreuses couvertes de la végétation tourmentée des houx et des pins nains. D'Helsingborg à Falkenberg, la ville la plus rapprochée, la route suit patiemment les festons capricieux de la côte, ce qui doit allonger le trajet d'une dizaine de lieues. Falkenberg, Warberg, Konsbacka, qu'on rencontre avant Gothenbourg, méritent à peine le nom de villes. Toutes sont construites à peu près sur le même plan et présentent des différences imperceptibles pour le voyageur. Figurez-vous trois ou quatre rues longues et régulières, se coupant à angle droit entre elles, bordées de maisons de bois peintes en rouge ou en gris; au milieu de ces rues une place avec une église en bois aussi et d'une architecture plus que simple, primitive, et vous aurez idée d'une de ces villes, et même de toutes trois.

Le paysage s'égayait un peu pour nous lorsque nous rencontrions quelque prairie. On commençait la fenaison, et des bandes de jeunes femmes et de jeunes garçons étaient occupées à faucher l'herbe et à la faner. Les femmes me parurent pour la plupart grandes, fraîches, blondes, le visage gâté par de vilaines dents, le corps enlaidi par de grands pieds; leur costume ne dédommage pas; il n'a rien de pittoresque: il se compose de robes de laine très-longues, de tabliers bleus ou rouges et de mouchoirs de coton noués sur la tête en fanchon. Les hommes, blonds et peu barbus, portent des vestes de gros drap et des pantalons larges; de vrais habitants de l'Orne ou du Calvados; des physionomies assez normandes pour ravir un historien des invasions du

dixième siècle et pour impatienter un peintre courant après des types nouveaux.

Quelques lieues avant Gothenbourg, on sent l'approche d'une ville riche; la route se borde de maisons de campagne gaies, fleuries, propres, cottages suédois tout aussi bien tenus que les cottages anglais. Après les tristes bourgades qu'on vient de traverser, Gothenbourg fait l'effet d'une véritable capitale.

Gothenbourg, détruite et brûlée par les Danois en 1611, sortit de ses ruines sur un ordre de Gustave-Adolphe, et fut reconstruite en entier: Cette façon de renaître de leurs cendres n'est pas favorable aux villes; elle n'en fait pas des phénix, au contraire. Une ville est une agglomération d'œuvres et de souvenirs qui a essentiellement besoin de la collaboration du temps; ses édifices doivent être le témoignage et le produit d'une sorte d'alluvion des siècles; on aime dans des édifices à chercher les traces des époques antérieures, et, pour le penseur attentif, l'histoire se lit mieux aux angles des carrefours d'une vieille ville, sur ses places, sous les dômes de ses temples, à l'ombre de ses palais, que dans les livres.

Gothenbourg est le chef-lieu du gouvernement de Gothenbourg et Bohus; sa position à l'embouchure de la Gotha serait favorable à un grand mouvement commercial; elle communique avec Stockholm par les beaux canaux qui coupent la Suède transversalement, et avec tous les autres pays par la mer; elle se trouve admirablement placée pour devenir l'entrepôt central de toute la Suède occidentale, et sa prospérité s'accroît d'année en année. A part son insignifiance archéologique, c'est une belle ville, vaste, aérée, bien bâtie et proprement compassée comme un alexandrin du dix-septième siècle.

Au moment où nous quittons Gothenbourg, mon attention fut arrêtée par deux détails, deux choses presque puériles, suffisantes pourtant à donner un caractère étranger aux rues que nous traversions: c'était de voir les fenêtres des maisons ouvrant sur la rue au lieu de s'ouvrir à l'intérieur, et la singulière manière dont les femmes du peuple portent leurs fardeaux. En France elles se servent de la hideuse hotte, qui les courbe, les déforme et fait ressembler toute femme à quelque monstrueux limaçon portant sa coquille; en Italie, en Espagne, en Afrique et dans tous les pays méridionaux, elles posent la charge sur la tête et marchent légères, droites et fières, dans l'attitude noble des belles filles des rois pasteurs. Dans le Nord, et à Gothenbourg particulièrement, elles ont une autre méthode: elles placent sur une de leurs épaules un long et fort bâton portant une corde à chaque bout, à cette corde elles attachent tout ce qu'elles veulent transporter, même des objets fort pesants. Les Suédoises se servent de cet instrument très-adroitement et le chantent d'épaule avec une agilité qui n'est pas sans grâce.

A quelques lieues au-dessus de Gothenbourg, le pays se modifie; les champs cultivés se font plus rares,



les espaces de forêts plus fréquents, la nature devient plus aride et la population plus pauvre; on sent le voisinage de la Norvège; à chaque couchée on trouve le gîte moins bon.

J'ai oublié de vous dire que, de même qu'il n'y a pas de postes, il n'y a pas d'auberges: on loge chez les paysans; chaque famille aisée a une chambre d'honneur destinée aux voyageurs; on rencontre ainsi des logis moins désagréables qu'un ne le croirait d'abord; on vous donne une chambre boisée, meublée d'un lit de bois peint en bleu de ciel; le fond du lit est en planches; on a pour matelas de l'édredon, pour oreiller de l'édredon, toujours de l'édredon, ce qui ne le rend pas meilleur, au contraire. Outre le lit, on jouit d'une table et de quelques sièges de bois. Le plancher, bien lavé, est recouvert d'une légère couche de sable jaune; et quelquefois des feuilles de plantes aromatiques, telles que l'angélique ou la menthe, ajoutent l'élégance de leur parfum à du linge beau et blanc. Presque partout en Suède on rencontre ce vrai luxe ignoré de plus d'un somptueux hôtel: une extrême propreté.

La Norvège est séparée de la Suède, entre Gothenbourg et Christiania, par une rivière, le Swiftson; on la passe dans un bac, et très-peu après on rencontre les premières croupes des Dofrines. A chaque instant le point de vue change: les collines deviennent montagnes, les ruisseaux paisibles se changent en torrents furieux, et la route s'élance au milieu des escarpements les plus invraisemblables. En Norvège, on ignore l'art de tourner une montagne; le chemin monte d'un côté et descend de l'autre: c'est aussi simple que dangereux. Les paysans nous regardaient avec assez d'étonnement, nous aventurant, dans une calèche à ressorts, sur des pentes aussi peu complaisantes; nous lisions sur leurs physionomies la traduction de leurs exclamations de mauvais augure. Malgré les mauvaises prédictions, nous avons gagné Christiania sans encombre, quoique ayant été sans cesse un train de prince. On arrive à Christiania par une épouvantable côte, roide comme un escalier et à peu près aussi unie; du sommet de cette côte on aperçoit la ville au fond d'un immense entonnoir. Vue à vol d'oiseau, elle présente du côté de la mer une vaste échancrure, où se pressent un grand nombre de vaisseaux de toutes dimensions; du côté de la terre, elle s'appuie et s'échelonne sur des collines élevées, couvertes en été d'une végétation sombre et vivace. Sa situation a une certaine analogie avec celle de Marseille, plus la verdure et moins le soleil.

J'étais harassée de fatigue, et de plus souffrante d'un coup de soleil sur le visage. Ce traître de soleil du Nord, qui ne chauffe pas, hâle horriblement et rend souvent malade. Du reste, on doit s'attendre à tout lorsque l'on voyage comme nous le faisons; la nécessité d'être au cap Nord à jour fixe précipitait notre course de plus en plus et transformait en corvée et en

torture une des plus charmantes distractions possibles: un voyage, l'été, dans des pays peu connus.

Christiania, autrefois Opslo, est une ville trop moderne pour avoir une physionomie caractérisée; on peut lui adresser, sous ce rapport, le même reproche qu'à Gothenbourg, et mon observation sur les villes de fraîche date subsiste quant à elle. L'été, le port a beaucoup de mouvement et d'animation: il sert de lieu de rendez-vous à tous les petits navires marchands des autres villes de la côte et reçoit, en outre, beaucoup de bâtiments étrangers. Les quais sont encombrés de planches de sapin prêtes à être embarquées: ces planches sont disposées par piles régulières entre-croisées, et en quantité si innombrable, qu'il y en aurait certainement assez pour faire une boîte capable de contenir la ville tout entière et ses vingt-quatre mille habitants. Innombrable est bien le mot à propos de bois de sapin de Christiania; les propriétaires de ces magnifiques forêts, qui fournissent des mâts à la marine du monde entier, ignorent eux-mêmes le nombre de leurs arbres; ils les font abattre, détailler, marquer de leur nom, puis conduire au cours d'eau le plus voisin; où on les précipite; alors, sous la garde de quelques mariners, ils descendent à Christiania. Les trains arrivés au port, un inspecteur trie les arbres, reconnaît les marques, en envoie le compte au correspondant du propriétaire, et celui-ci les débite et les négocie comme il l'entend. Quoique ces bois franchissent ainsi d'énormes distances, il ne se commet pas d'infidélités; mariners, inspecteurs, agents, tout le monde fait preuve de la plus extrême probité, et aucune comptabilité n'est chargée du contrôle des uns sur les autres.

S'il n'y a pas de mauvaise foi dans le commerce d'un pays, on peut conclure que les voleurs y sont rares, et ceci est particulièrement juste pour la Norvège. Pourtant, à mon arrivée à Christiania, le lion du jour, l'homme qui occupait toutes les conversations était un voleur de grands chemins; mais un voleur épique, digne des honneurs du récit, voire de l'illustration sur papier bleu et la complainte en vers blancs. L'homme en question, connu en Norvège comme Cartouché à Paris ou Fra Fiavolo en Calabre, se nommait Ouli-Eiland. A ce moment il était âgé de vingt-neuf ans, avait cinq pieds six pouces et une santé imperturbable. Du reste, la chronique le disait libéral comme un Turc, discret comme un Espagnol, adroit comme un sauvage, semant ouvertement sa vie de méfaits aventureux, sans craindre ni Dieu, ni diable, ni gendarmes, rançonnant les châteaux, secourant les chaumières, n'ayant jamais oublié ni une injure ni un service, et déployant dans sa croisade incessante contre la société plus d'énergie et d'inventions qu'il n'en faudrait pour illustrer dix généraux ou enrichir dix romanciers; un de ces hommes enfin auxquels il a manqué un théâtre pour changer leurs crimes en actions glorieuses, et qui se font brigands ne pouvant être héros.

Ouli-Eiland avait été emprisonné six fois et était



toujours parvenu à s'évader. La dernière fois, la septième, pour réussir à s'emparer de lui, on avait dû cerner près d'une lieue de forêt, on avait fait le blocus de son gîte, et alors, au bout de plusieurs jours d'affreuses souffrances, cette force qui vient à bout des plus terribles et qui soumet tout, même les loups, comme dit le proverbe, la faim le fit sortir de son bois. On le saisit, on le garrotta, on le conduisit à Christiania. Là on le jugea, et comme il n'y eut pas d'assassinat prouvé, il fut condamné à la prison perpétuelle dans la citadelle de Christiania.

Le gouverneur de la forteresse se le fit amener. Il demeura surpris de voir ce grand jeune homme blond, mince, paisible, portant déjà une si lourde célébrité; cependant, en homme d'observation, il démêla un reste de noblesse sur ce front uni, un reste de loyauté dans ces yeux clairs et hardis.

— Tu t'es évadé jusqu'à présent de toutes les prisons où on t'a mis, dit le gouverneur, conséquemment je dois prendre les mesures les plus sévères quant à ce qui te concerne.

Ouli-Eiland sourit silencieusement.

— Crois-tu que tu pourrais t'évader d'ici ?

— Oui, monseigneur.

— En as-tu le projet ?

— Oui, monseigneur.

— Mais si j'use de tout mon pouvoir, si je te fais enchaîner jour et nuit ?

Ouli-Eiland recommença son sourire tranquille, qui contenait un défi.

— J'ai d'autres projets, reprit le gouverneur; je te laisse entièrement libre dans l'enceinte de la citadelle, seulement donne-moi ta parole de ne pas t'enfuir.

Ouli-Eiland s'attendait aux dernières sévérités; cette conclusion lui parut inespérée; il donna sa parole.

Le gouverneur défendit qu'on le surveillât.

Tout alla bien pendant trois mois. Au bout de ce temps, Ouli-Eiland demanda à parler au gouverneur.

— Monseigneur, dit le prisonnier, rendez-moi ma parole, ou je mourrai; je préfère la captivité la plus dure, la surveillance la plus étroite avec un espoir, à ce lien de ma parole dont je suis esclave et qui me prive de toute chance d'évasion; faites de moi ce que vous voudrez, mais je reprends mon engagement.

Le gouverneur vit un parti pris, il n'insista pas; seulement il se mit en mesure de garder son prisonnier mieux que ses prédécesseurs. Il fit construire une espèce de cage avec des troncs de petits sapins peu espacés; à la porte de la cage était fixée extérieurement une grosse sonnette correspondant par des ressorts à chacun des barreaux; on plaça la cage dans une petite maison de pierre solidement bâtie, autour de laquelle se promenaient sans cesse deux sentinelles, puis on mit un gardien dans la maison et le prisonnier dans la cage.

Au bout de six semaines, Ouli-Eiland était libre.

C'était de cela qu'on s'entretenait à Christiania lorsque j'y passai.

Les collections scientifiques de la capitale de la Norvège sont peu de chose. Lorsque Christian V rebâtit Opslo et en fit Christiania, la Norvège était danoise, et tout allait affluer à Copenhague. La collection de médailles seule est assez complète; elle possède, entre autres, plusieurs pièces d'or du règne du calife Aroun-al-Raschid. Peut-être quelqu'une de ces pièces d'or, pour venir de Bagdad au fond de la Scandinavie, aurait-elle effleuré en route la main puissante de Charlemagne!...

Tout arrive aujourd'hui au fond de ce royaume écarté; tout, modes et journaux, et jusqu'à la charmante musique de nos opéras-comiques. On représente à Christiania *la Dame blanche* et *le Pré aux Clercs* tout aussi passablement que dans beaucoup de préfectures françaises, et notre admirable Auber n'aurait pas trop souffert à entendre chanter *le Domino noir* par ces gosiers scandinaves, qui compensaient l'absence d'études suffisantes par la limpidité de leurs notes et la sûreté de leurs intonations. Du reste, ni goût, ni expression; beaux instruments livrés à eux-mêmes sans ce qui complète le musicien: la bonne méthode. Les acteurs se montrent vêtus avec une mesquinerie bien compréhensible lorsqu'on sait qu'un premier sujet gagne rarement à Christiania plus de dix-huit cents francs par an! Quant à la mise en scène, néant. Ce spectacle, peu attrayant pour les yeux, ne laisse pas d'être organisé de façon despotique; on n'a pas la possibilité de se délasser de la scène en explorant la salle, car celle-ci est si complètement obscure, que d'abord j'ai cru à un *Domino noir* en lanterne magique. Le petit lustre à l'huile qui tremblote au milieu pendant les entr'actes disparaît tout à fait lorsque la toile se lève, afin de contraindre l'attention du spectateur à se concentrer sur la scène; l'arbitraire ainsi introduit dans le plaisir, il résulte qu'on regarde le spectacle par ordre, à moins qu'on ne s'endorme par nécessité.

Je comptais sur cette soirée pour me faire une idée de la fashion norvégienne; je n'ai pu me former d'opinion; au premier coup d'œil, les femmes de Christiania m'ont paru assez jolies, — mieux, — assez gracieuses, — malgré deux défauts de beauté qui importent aux connaisseurs: les dents gâtées et les oreilles très-grandes; mais on voit de beaux teints, de beaux cheveux et des tailles élégantes, pour des tailles du Nord.

Voici le résumé rapide de ce que j'ai pu voir à Christiania en deux jours; prenez-le pour ce que cela est, une esquisse, rien de plus. — Adieu.

Quel saut, mon cher frère, de la salle de spectacle de Christiania à une étroite cabine à bord du bateau à vapeur *le Prince Gustave*, de la douce musique d'Auber au bruit sourd des vagues, d'un bon fauteuil de velours à un cadre rudement secoué, de l'atmosphère tempérée du ciel de Christiania à la bise aigre du golfe



de Drontheim ! Plus j'avance, et mieux je sens s'éloigner de moi le soleil et la civilisation, cet autre soleil.

En quittant Christiania pour s'enfoncer vers le nord, on traverse un des plus beaux pays du monde : Sandwolden, où l'on couche, devrait être cité comme Interlacken ou Chamouni. Le village est blotti dans la verdure, au fond d'un vallon qui s'ouvre sur de grands lacs parsemés d'îles ; l'horizon est borné par d'assez hautes montagnes couvertes de sapins dont la silhouette sombre se découpe nettement sur l'azur pâle du ciel. Cela forme un tableau d'une sérénité de lignes, d'un calme majestueux indescriptible ; c'est un paysage de Suisse avec plus de verdure, un paysage d'Écosse avec plus de grandeur. Je suis partie de Sandwolden à l'aube ; lorsque je suis montée en voiture, le soleil se levait radieux et splendide derrière les montagnes et changeait peu à peu le vert profond des lacs en miroirs étincelants. Je suis restée en extase, adorant Dieu qui a fait la nature si belle ! A travers un si beau pays, la route est, comme vous pensez, charmante, remplie d'accidents, de détours, de surprises ; on a rompu avec la monotonie suédoise, on traverse les cantons pittoresques de la Norvège ; on approche des cantons sauvages. Les chemins sont bordés de forêts vertes et épaisses au milieu desquelles on entend l'amusant fracas de quantité de petits ruisseaux qui, par leur furie et leur bouillonnement, prennent des airs de torrent.

A Hund, où l'on couche le second jour, on commence à sentir les dernières ondulations des Dofrines (ou monts Kolen), on s'aperçoit du voisinage du Dovre-Field, la branche la plus élevée des Dofrines ; on franchit une chaîne de petites montagnes formées de mamelons superposés. Lorsque je passai, les neiges des grands pics, fondues au premier soleil, remplissaient les hauts vallons qui débordaient comme des coupes trop pleines et formaient des cascades coulant par larges nappes, sans faire de ces bonds furieux habituels aux cascades de la Suisse.

En Suède il y a peu de villes, en Norvège il n'y en a pas du tout. Entre Christiania et Drontheim, on en trouve une seule : Lille-Hammer ; encore est-elle de construction si récente que la plupart des cartes ne l'indiquent pas. C'est, du reste, une affreuse petite ville, régulière, tirée au cordeau, froide et ennuyeuse, n'ayant plus de verdure et pas encore d'édifices ; c'est simplement un parallélogramme de quelques centaines de mètres strictement rempli de ces tristes alvéoles carrées comme des boîtes où s'enferment une multitude de gens qui ne sont plus des paysans et ne sont pas encore des citoyens, période où les habitants ont les vices des deux états, la grossièreté des champs et la vanité des villes.

A mon grand regret, faute de chevaux, j'ai passé deux heures dans ce lieu monotone ; je n'ai pu m'y occuper à rien, pas même à dîner. Tout le commerce de comestibles de l'endroit n'a pu me procurer un morceau de viande. J'ai eu beaucoup de peine à faire com-

prendre à mon estomac que les habitants, ayant supprimé les prairies du voisinage pour en faire d'ambitieux chantiers, avaient du même coup supprimé les moutons. En se cotisant autour de moi, on est parvenu à me servir du saumon cru, du saumon fumé, du saumon à demi salé, du pain et du beurre ; j'ai dîné avec ce second service, mes trop fréquentes rencontres précédentes avec le saumon sous toute espèce de formes m'ayant depuis plusieurs jours dégoûtée de ce poisson.

La question gastronomique est d'une assez affligeante simplicité en Norvège ; on y mange aussi peu et aussi mal que possible ; passé Christiania, on ne trouve nulle part ni pain ni vin, ces deux bases de tout repas français. Ce qu'on nomme pain, dans ces provinces, n'a aucune analogie avec ce que nous nommons du même nom. Le pain norvégien a la forme et la dimension d'une assiette de porcelaine ; il en a presque la consistance ; il est fait de farine d'orge et de seigle, et d'une bonne dose de paille. Ces espèces de galettes dures se cuisent à de très-longs intervalles, on les perce d'un trou au milieu, et on les enfle par douzaines dans de longs bâtons suspendus au plafond. Dans les maisons soignées, on les recouvre d'un linge ; mais, la plupart du temps, cette précaution négligée donne beau jeu à la fumée et à la poussière.

Outre ce pain, peu appétissant et auquel je ne me résignai à toucher qu'après un long jeûne, on trouve pourtant (excepté à Lille-Hammer) des œufs et du lait ; on a souvent aussi du fromage sans sel et du beurre très-salé : ceci, avec l'immuable saumon, forme le fond du répertoire, assez restreint, comme vous voyez.

Cette pénurie paraît explicable sur un territoire si peu cultivé et si peu peuplé ; les habitations se font peu à peu si rares, qu'il arrive de voyager tout le jour sans voir une seule maison entre les relais, très-éloignés les uns des autres. Ces relais ne sont pas des villages, mais une de ces fermes assez considérables appelées dans le pays *gaards*. Le *gaard* norvégien se compose d'une vaste habitation, entourée de petits corps de logis, servant de granges, d'étables, etc. La maison, faite de troncs de sapins à peine équarris, dont les interstices sont bouchés avec de la mousse, sert d'habitation au maître et à sa famille ; les domestiques et les bestiaux logent dans les petits bâtiments d'exploitation. Ces *gaards* forment autant de petites colonies tout à fait isolées qui se suffisent à elles-mêmes. Les grandes distances et la rigueur des hivers obligent ces familles de paysans à prévoir tous les besoins de la vie : aussi sont-ils fort industriels.

Les femmes filent le lin et le chanvre, tissent la toile et fabriquent une sorte de drap grossier et solide appelé *wadmel*, dont les hommes se vêtent. Les hommes sont tour à tour laboureurs, forgerons, maçons, charpentiers, et au besoin cordonniers et tailleurs. Outre de bons vêtements et des meubles suffisants, les jeunes filles ont quelques dentelles, quelques bijoux,



des fichus de soie rapportés de la ville par le père, et puis dans chaque maison on aperçoit, respectueusement posé sur un bout du tapis, le gros volume, bibliothèque du pauvre, le livre qui remplace et dépasse tous les autres : le livre des livres, — la Bible, — et chaque petit enfant, sollicité par sa mère, saura nous en lire un verset. Douce et paisible existence, froide, pure et égale comme l'azur du ciel du Nord : région sereine et humble; sans rayons, sans orages, que les cœurs fatigués regardent avec envie. *Invideo quia quiescunt!* dit le poète.

Cette heureuse population a sa beauté particulière; et il semble qu'on puisse lire la vie de tout homme dans sa physionomie placide. Le type norvégien est surtout sain et robuste, les visages sont carrés et frais, les nez retroussés et charnus, les yeux d'un bleu pâle, les cheveux fins, blonds et frisés. Les enfants ont sur la tête de la soie plate, presque blanche, qui rappelle les petits Jésus de cire accompagnés d'un agneau de carde de coton, qu'on voit sous verre dans les chambres d'auberges en France. Les femmes, relativement plus grandes que les hommes, ont un éclat de teint magnifique et paraissent pour cela souvent jolies sans l'être. Elles ont beaucoup d'enfants, et malgré le calme de leurs habitudes semblent vieilles de bonne heure.

Voici la silhouette des personnages qui me sont apparus; quant au croquis du paysage, il serait très-compliqué à faire autrement qu'avec crayon.

A quelques lieues au delà de Lille-Hammer, on entre dans la pittoresque province du Guldbrandsdal. La route, taillée à pic au-dessus d'un précipice, se met à courir sur le versant d'une montagne, au pied de laquelle écume et bouillonne une rivière-torrent appelée le Lougen. De l'autre côté du Lougen, se dresse une autre montagne plus haute, plus âpre, plus sombre encore que celle que l'on gravit; d'innombrables cascades jaillissent de ses escarpements et vont rejoindre le torrent. Tout cela est très-sauvage et très-beau. Un album seul raconterait bien cette pittoresque et agreste Norvège; j'en suis trop convaincue pour vous faire beaucoup de descriptions, et je passe tout de suite à un incident digne de la narration.

Un dimanche matin, vers dix heures, comme nous allions gagner une poste nommée Luurgaard, je sommeillais à demi au fond de la voiture, dont j'avais fait relever la capote à cause d'une petite pluie fine et glaciale qui commençait à tomber. Nous étions tous dans cet état d'engourdissement où plonge la fatigue compliquée de froid et d'ennui, lorsque tout à coup la côte roide que les chevaux gravissaient péniblement se changea en une pente presque à pic; il s'agissait de descendre l'équivalent de ce que nous venions d'escalader. Le guide reçut l'ordre de se mettre à la tête des chevaux, afin de les maintenir; mais, ne se méfiant pas des oscillations causées par les ressorts d'une voiture beaucoup trop parisienne pour de semblables chemins, il ne retint pas assez ses chevaux, et la voiture, en-

trainée par son propre poids, roula très-vite, sortit de la voie, et fut précipitée dans le gouffre au fond duquel mugissait le Lougen. Nous fîmes deux tours sur nous-mêmes, tout craqua horriblement, et je me rendis compte, avec la vivacité que la pensée acquiert dans les moments suprêmes, que nous allions être infailliblement broyés, puis noyés..... Dieu, dans sa bonté, nous sauva de ce péril de mort! Quelques maigres sapins croissaient au milieu des quartiers de rocs, sur le flanc déchiré du précipice; ils s'engagèrent dans l'orbe d'une de nos roues, et arrêtrèrent ainsi les bords de la calèche, qui resta suspendue au-dessus de l'abîme.

J'étais meurtrie de la tête aux pieds; mais, par une sorte de miracle, je n'étais pas blessée, personne n'était blessé. Un des chevaux seulement se trouvait engagé dans une crevasse d'où il semblait impossible de le retirer. Lorsque la voiture s'arrêta, je me trouvai ensevelie sous une avalanche de coussins, de livres, de cartes, de bouteilles et de provisions de toute espèce. Les caissons et les poches s'étaient vidés, et avaient versé sur nous le plus inextricable tohu-bohu. Tout étonnée d'être encore vivante, je sortis de la voiture avec les plus grandes précautions, afin d'éviter un ébranlement capable de lui faire recommencer son horrible course; puis, m'accrochant aux branches d'arbre, aux pierres, aux ronces du précipice, je parvins à en sortir avec des peines infinies. Je m'assis, épuisée, sur le bord de la route, et plongeant mes regards dans le gouffre, j'y aperçus la calèche. Vue ainsi, elle faisait l'effet d'une cage d'oiseau accrochée à un vieux mur.

Tandis que le cocher et le guide délibéraient sur le parti à prendre pour obtenir des secours, je vis venir à nous un jeune officier norvégien assis sur une de ces voitures du pays, composées d'une sorte de fauteuil posé sur un large train. Le jeune homme, bien enveloppé dans son manteau ciré, fumant une longue pipe à bout d'ambre, s'en allait rapidement et commodément à Drontheim. Mon domestique s'approcha de lui, et lui raconta en quelques mots notre accident. L'officier s'arrêta un moment, l'écouta patiemment et froidement, puis fouetta son cheval, et continua sa route après m'avoir examinée avec plus de curiosité que d'intérêt. Je devais être horrible : mon visage était enflé par les contusions, pâli par la frayeur; mes vêtements, froissés, mouillés, souillés de boue, complétaient un ensemble peu gracieux. On me le prouva bien.

Il fallait donc nous tirer d'affaire tout seuls; le cocher nous y aida : il enfourcha le cheval le moins éclopé, et s'en fut à Luurgaard chercher du monde. Heureusement c'était un dimanche, jour où tous les hommes d'un *gaard* se réunissent pour jouer et fumer. Après deux heures qui me parurent mortellement longues, notre émissaire revint avec quinze hommes munis de cordes. On déchargea la calèche, on remit comme on put dans les malles défoncées tout ce qui s'en était échappé, et, après avoir passé deux câbles sous la caisse, on la hissa jusque sur le chemin, ensuite on



y attela un cheval et on la mena au pas. Quant à nous, il nous fallut faire à pied les trois lieues qui nous séparaient encore de Luurgaard.

J'y arrivai dans un état de malaise indicible : depuis que tout danger était passé, je sentais mieux les douleurs de mes meurtrissures, et j'eusse à ce moment payé bien cher le bonheur de quelques jours de repos ; mais il ne nous était pas permis de nous arrêter au delà du temps nécessaire au raccommodage de nos roues et au remplacement de notre timon brisé dans la chute. Cela se fit rapidement, car, le soir même de ce jour néfaste, je remontais en voiture avec l'intention de courir toute la nuit pour réparer ce temps d'arrêt. Cette détermination prise en une autre saison, eût pu nous exposer à de nouveaux et sérieux dangers ; mais heureusement la nuit dure peu en Norvège au mois de juin, et à dix heures du soir, lorsque nous repartîmes, la lumière était encore très-suffisante pour distinguer tous les objets.

La poste d'après Luurgaard se nomme Hougen : j'aspirais à y arriver, afin d'obtenir un verre de lait pour calmer mon ardente soif. Je fus désappointée : Hougen n'était pas même un *gaard* ! Lorsque la voiture s'arrêta, je ne vis aucune habitation loin ou près de nous ; les chevaux nous attendaient près d'un poteau, au milieu de la route, gardés par un enfant de treize à quatorze ans, maigre, pâle, chétif, à la physionomie souffrante et sauvage : je crus voir le gnome malfaisant de cette solitude. L'enfant regarda la calèche avec étonnement et méfiance ; il n'avait jamais vu de véhicule de cette forme, et il manifesta la plus grande répugnance à s'asseoir auprès du cocher, sur ce siège raccommodé avec des cordes, dont la tournure n'était pas fort rassurante. Néanmoins il se décida, et à peine installé il se mit à exciter ses chevaux d'une voix aigre et énergique, qui les fit partir comme des flèches.

Notre bizarre petit postillon nous déposa au milieu d'une sorte de village composé de sept ou huit maisons soutenues en l'air comme par enchantement ; elles étaient élevées aux quatre angles sur des piliers de pierres, et le ciel, qu'on apercevait par échappées sous la base de ces habitations, produisait le plus singulier effet. Cet exhaussement, fort bien entendu, a pour objet de garantir les maisons contre l'amoncellement des neiges pendant l'hiver. Ce village, le seul que nous eussions rencontré depuis trois jours, est le but pieux des pérégrinations des habitants des *gaards* environnants, parce qu'il possède une église bâtie en bois, peinte en gris, et surmontée de l'invariable clocher carré ayant forme de guérite. Autour de l'église, de grandes lames de pierre posées à terre indiquent les tombes d'un cimetière. Rien de plus morne que ce grand bâtiment disgracieux, ce sol aride, ces pierres grises, ce ciel de la même nuance, tout ce tableau de la même teinte froide et uniforme ; l'âme en emporte une impression profondément triste.

Ce misérable hameau sert de confins aux chemins

praticables ; on y prend deux chevaux de renfort pour tenter les pentes escarpées du Dovre, puis on s'enfonce dans ses gorges redoutables. Alors la végétation cesse ; le printemps qu'on a vu s'épanouir vingt lieues plus bas disparaît et fait place à l'hiver : pas une feuille aux arbres, pas un coin de terre égayé par l'herbe verte ; des buissons noirs et hérissés bordent la route, et quelques arbres rabougris se pelotonnent sous leur enveloppe de neige. De temps en temps des troncs d'arbres tortueux tombés en travers de la route nous barraient le passage, ainsi que d'énormes serpents, et de grosses pierres verdâtres à moitié cachées dans des mares d'eau bourbeuse me paraissaient être de monstrueux crapauds. Un moment je crus apercevoir au milieu de la route un spectre à demi sorti de son linceul, allongeant de notre côté ses grands bras décharnés ; c'était un bouleau dont le tronc était encore enseveli dans la neige et dont les branches noircies s'étendaient vers nous.

Ces gorges ont des aspects d'un lugubre très-varié : quelquefois nous passions des défilés étroits, entre des pans de neige de plus de cinquante pieds de haut ; puis, la route s'élargissant, nous voyions bondir de toutes parts des cascades si nombreuses et si effroyablement bruyantes, que, quelle que fût la manière dont on criait, il était impossible de s'entendre les uns les autres. Le pâle crépuscule du Nord glissait ses lueurs ternes et incertaines sur ces sombres tableaux et y ajoutait je ne sais quelle mystérieuse horreur. Pendant quelques lieues je pus me borner à observer tout à mon aise et me laisser aller à une rêverie tenant un peu du cauchemar, mais il vint un moment où je dus prendre plus activement ma part des tribulations de notre petite caravane. En approchant des cimes du Dovre-Field, la couche de neige de la route s'était peu à peu épaissie, et lorsque la voiture en eut jusques au-dessus des roues de devant, il devint impossible de lui faire faire un pas de plus sans l'alléger ; sur les observations du guide, tout le monde descendit, et je dus ainsi continuer la route à pied. La chose n'était pas facile : la neige, amollie par quelques douces journées, n'avait plus aucune consistance ; on y enfonçait jusqu'aux genoux, et souvent l'endroit où on posait le pied se détachait d'un seul bloc et on allait rouler dans quelque crevasse, heureusement peu profonde. Pendant deux lieues, il nous fallut lutter à chaque pas contre ces petites avalanches, et nous arrivâmes à Fogstuen, *gaard* situé sur un des plateaux les plus élevés du Dovre, dans un état d'épuisement complet. Je dus faire comme tout le monde, me reconforter avec un verre d'eau-de-vie de grain, qui me fit l'effet du meilleur nectar du monde.

Assez près de Fogstuen plusieurs cascades se rencontrent et forment un beau et large torrent dont on nous avait vanté les sinuosités pittoresques ; nous le cherchâmes sans le trouver. Bien plus, notre guide fut longtemps à découvrir le pont de bois sur lequel nous



le devons traverser : poteaux indicateurs, torrent, pont, et tout, étaient disparus sous la même couche de neige ; cependant il fallait avancer ! Après un minutieux sondage, le pont fut reconnu et la voiture passa. Arrivés sur l'autre bord, nous vîmes, à dix pas de nous, le grand poteau désignant la tête du pont. Le guide s'était trompé, nous venions de passer sur un pont de neige !

Je me sentis pâlir en comprenant l'imminence du danger auquel nous venions d'échapper ; l'idée d'être engloutie sous cette montagne de neige et de périr étouffée dans cette eau glacée, sous cette sombre voûte, m'inspirait un indicible effroi. Nous suivîmes ce perfide torrent pendant encore environ cent toises, le devant sans l'apercevoir. Enfin, par une large crevasse, je pus sonder la profondeur de l'abîme où nous devons être engloutis ; j'allai le regarder de près : l'eau coulait sous une voûte de neige de plus de quarante pieds d'épaisseur !

Fagstuen se réduit à deux chétives cabanes, placées là seulement afin de loger pendant l'été des chevaux à la disposition des voyageurs ; l'hiver, les paysans descendent dans les vallées : ces latitudes du Dovre étant alors complètement inhabitables. A quelques pas de ce maigre petit *gaard*, la montagne est magnifiquement fendue du haut en bas, comme par le tranchant d'une épée surhumaine, et du point le plus élevé de sa crête s'élance une prodigieuse cascade, qui, malgré son immense nappe d'eau, est transformée en vapeur avant d'arriver au fond du précipice. On ne saurait imaginer un point de vue d'une sauvagerie plus superbe, la pensée et le regard restent interdits devant de tels spectacles ; ils payent de toutes les fatigues, dédommagent de tous les dangers et créent dans la mémoire des souvenirs précieux et ineffaçables.

M<sup>me</sup> BIARD (LOUISE D'AUNET).

(La fin au prochain numéro.)

## LES SORCIERS EN RUSSIE.

Les sorciers en Russie ont un caractère commun, qui consiste dans la singularité de leur costume et dans les fatigues qu'ils se donnent pour en imposer à la multitude.

Lorsqu'ils sont appelés à exercer leur ministère, ils revêtent une longue robe de cuir parsemée d'idoles de tôle, de chaînes, d'anneaux, de sonnettes, de morceaux de fer, de queues d'oiseaux de proie et de bandes de fourrures ; leur bonnet, couvert des mêmes ornements, est en outre surmonté de plumes de hibou.

Presque tous portent un instrument qui joue le principal rôle dans leurs prestiges : c'est un tambour ovale,

long de trois pieds, recouvert d'un côté seulement par une peau sur laquelle sont dessinées des images d'idoles, d'astres et d'animaux ; sous cette peau sont attachées de petites clochettes dont le bruit aigu se mêle au son grave et lugubre que rend le tambour sous les coups réitérés d'une baguette enveloppée de peau.

Le lieu que choisit ordinairement un sorcier pour se livrer à la pratique de son art mystérieux est une hutte souterraine, éclairée par la flamme d'un morceau de bois qui brûle au milieu. Là, il commence par aspirer avec force de la fumée de tabac ; puis il se livre à d'effrayantes contorsions, grimaçant et bondissant autour du feu ; il frappe ses mains l'une contre l'autre : bientôt un tremblement général s'empare de ses membres, et il paraît enfin tomber dans un profond évanouissement.

Frappés alors de terreur et d'anxiété, les assistants attendent, dans un silence recueilli, le moment où reviendra l'âme du devin, qu'ils croient s'être séparée de son corps pour aller converser avec les dieux mal-faisants et obtenir d'eux la connaissance de l'avenir. En effet, après avoir plus ou moins prolongé cet état de prostration simulée, le sorcier se lève, répond aux demandes qui lui ont été adressées, et rend ses oracles.

Dans le Kamchatka, c'est aux femmes qu'est réservé le don de lire dans l'avenir ; remplissant à la fois les fonctions de prêtresse et de magicienne, elles n'ont ni le tambour ni le costume décrits plus haut, et pour leurs sortilèges elles emploient des procédés plus simples et moins fatigants ; c'est seulement à l'inspection des lignes de la main et en prononçant à voix basse quelques paroles sur des ouïes ou des nageoires de poisson qu'elles prétendent expliquer les songes et guérir les maladies.

Les sorciers koriaks se contentent d'immoler un chien ou un renne et de frapper sur un tambour pendant le sacrifice.

Les Tungouses regardent comme appelés au sacerdoce par une vocation divine ceux de leurs enfants qui sont sujets aux convulsions et aux saignements de nez.

Les Lapons attribuent à leurs magiciens le pouvoir d'évoquer les esprits, d'appeler ou de chasser les insectes, de vendre le vent et la pluie, de disposer enfin de toute la nature.

Les sorciers kirghis jettent dans le feu l'os d'une épaule de mouton, et pour eux l'avenir se dévoile dans les fentes qui s'y sont formées ; ils observent aussi, pour les guider dans leurs prédictions, les vibrations de la corde d'un arc qui se détend.

Chez les Baskirs, ajoute le *Magasin pittoresque*, d'où nous extrayons ces détails, il y a de ces imposteurs qui font métier de conjurer les malins esprits. Ils prétendent les voir, les poursuivre, les combattre et les blesser. Une femme baskir avant été atteinte de spasmes vers la fin de sa grossesse, on fit venir un sorcier pour chasser le démon malfaisant dont la présence avait causé cette maladie.



Une foule de jeunes gens des deux sexes fut réunie dans la hutte de la malade, afin d'en imposer à l'esprit malin; après un léger repos, ils se mirent tous à danser en jetant des cris perçants; au milieu d'eux, le sorcier, armé d'un sabre et d'un mousquet, se faisait remarquer par une danse plus animée, par des cris plus aigus et par d'horribles contorsions; quand cette première cérémonie eut duré quelque temps, il ordonna aux trois hommes les plus vigoureux de l'assemblée de saisir les pans de son habit, il leur recommanda bien de ne pas les lâcher pendant qu'il combattrait l'esprit.

Ces préliminaires terminés et le tumulte ayant fait place à un profond silence, on vit les traits du sorcier s'altérer et la fureur se peindre sur son visage. Tout à coup il s'approcha de la fenêtre, mit en joue l'esprit qu'il feignit d'apercevoir, tira, s'élança hors de la chambre, se mit à courir, à pousser des hurlements affreux, à frapper l'air de son sabre, et revint, assurant qu'il avait blessé l'esprit malfaisant. La malade mourut quelques jours après : le bruit et la frayeur l'avaient tuée.

## POÉSIES.

### A UNE DAME

QUI AVAIT DANS SON BOUDOIR LA VÉNUS DE MILO.

Si dans ce boudoir étoilé  
Je vois le torse mutilé  
De la fière amante d'Anchise,  
O femme au sourire enchanté !  
C'est que devant votre beauté  
Ses bras sont tombés de surprise !

L. B.

### JUIN.

Les prés ont une odeur d'herbe verte et mouillée,  
Un frais soleil pénètre en l'épaisseur des bois;  
Toute chose étincelle, et la jeune feuillée,  
Et les nids palpitants s'éveillent à la fois.

Les cours d'eau diligents, aux pentes des collines,  
Ruissellent clairs et gais sur la mousse et le thym;  
Ils chantent au milieu des blanches aubépines,  
Avec le vent rieur et l'oiseau du matin.

Les gazons sont tout pleins de voix harmonieuses,  
L'aube fait un tapis de perles aux sentiers;

Et l'abeille, quittant les prochaines yeuses,  
Suspend son aile d'or aux pâles églantiers.

Sous les saules ployants la vache lente et belle  
Paît dans l'herbe abondante au bord des tièdes eaux :  
Le joug n'a point encor courbé son cou rebelle;  
Une rose vapeur emplit ses blonds naseaux.

Et par delà le fleuve aux deux rives fleuries  
Qui vers l'horizon bleu coule à travers les prés,  
Le taureau mugissant, roi fougueux des prairies,  
Hume l'air qui l'enivre et bat ses flancs pourprés.

La terre rit, confuse, à la vierge pareille  
Qui d'un premier baiser frémit languissamment;  
Et son œil est humide et sa joue est vermeille,  
Et son âme a senti les lèvres de l'amant.

O rougeur, volupté de la terre ravie !  
Frissonnements des bois, souffles mystérieux !  
Parfumez bien le cœur qui va goûter la vie,  
Trempez-le dans la paix et la fraîcheur des cieux !

Assez tôt, tout baignés de larmes printanières,  
Par essaims éperdus ses songes envolés  
Iront brûler leur aile aux ardentes lumières  
Des étés sans ombrage et des désirs troublés.

Alors inclinez-lui vos coupes de rosée,  
O fleurs de son printemps, aube de ses beaux jours !  
Et verse un flot de pourpre en son âme épuisée,  
Soleil, divin soleil de ses jeunes amours !

LECONTE DE LISLE.

### A UNE VOYAGEUSE.

Bientôt vous partirez pour les campagnes vertes,  
Où des cœurs innocents, des mains toujours ouvertes,  
Accueillent avec joie au seuil de la maison  
Le voyageur lassé qui vient de l'horizon.  
Vous reverrez les cieux de la blonde Allemagne;  
L'ombre épaisse, à vos pieds tombant de la montagne,  
Laissera s'éclaircir vers le coteau lointain  
La fenêtre où la lampe attend jusqu'au matin  
Pour saluer, joyeuse, au retour du voyage,  
Celui qui s'en revient plus triste et non plus sage;  
Car sur son front, hélas ! s'amoncellent des jours  
Que la déception environne toujours.  
Du seuil de la maison, les enfants, troupe blonde,  
Accourent tout joyeux vous baiser à la ronde;  
Votre père près d'eux, vieillard à cheveux blancs,  
Pour vous revoir plus tôt hâte ses pas tremblants;  
Les ramiers, roucoulant au bord de la volière,  
Redemandent le grain à la main familière,  
A la main attentive, et que chacun bénit,  
Qui veillait et la mère et les œufs dans le nid.



Tous se sont souvenus d'un cœur comme le vôtre.  
 Vous, charmée à leur voix, courant de l'un à l'autre;  
 De votre père ému vous pressez les deux mains;  
 Vous parlez aux oiseaux volant par les chemins;  
 Et, levant vos beaux yeux vers les demeures blanches  
 Que les chênes touffus abritent de leurs branches,  
 Vous remerciez Dieu qui veut vous rendre encor  
 Et le hameau tranquille et la campagne d'or.

Ah! du moins, quand, rêveuse aux marges des prairies,  
 Cueillant les boutons d'or et les mousses fleuries,  
 Vous sentirez le vent frémir dans vos cheveux;  
 Quand un songe incertain flottera sous vos yeux,  
 Que, posant votre main sur un cœur qui frissonne,  
 Vous direz : « Qui m'appelle? » et ne verrez personne,  
 Songez, songez alors à celui qui voulut  
 Trouver dans votre amour l'espoir et le salut,  
 Et qui, trop loin de vous brisé par la souffrance,  
 Sait comment s'enfuit l'heure et finit l'espérance.

THALÈS BERNANS.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA GAITÉ : *la Bonne aventure*. — Revue musicale.

Rien au théâtre ou presque rien.

A la Gaité, *la Bonne aventure*, tirée d'un roman d'Eugène Sue, qui a le même titre, attire la foule depuis trois semaines, grâce à Frédérik-Lemaître, qui est toujours l'acteur passionné et magistral que vous savez. De la pièce il n'y a rien à dire, mais grâce à l'acteur la foule court chaque soir au théâtre de la Gaité.

Nous laissons ordinairement le compte rendu des théâtres lyriques et des concerts à notre collaborateur qui rédige la Chronique musicale. Une excursion qu'il fait en Allemagne privera encore durant huit jours nos lectrices de ses attrayantes dissertations sur les *maestri* renommés.

En attendant, et pour le suppléer, nous dirons que le Théâtre-Italien a brillamment clos sa saison par deux opéras nouveaux : *la Nina pazza per amore* de Coppola et *Beatrice di Tenda* de Bellini, dans lesquels l'Alboni et la Frezzolini se sont montrées admirables.

A l'Opéra-Comique, *l'Étoile du Nord* est toujours à son apogée. La vogue prodigieuse dont cet ouvrage est en possession au théâtre ne peut se comparer qu'à celle que la partition et les morceaux divers obtiennent dans les salons. La trente-troisième représentation en a été donnée hier samedi, et, sous tous les rapports, l'exécution ni le succès n'ont rien laissé à désirer. Les artistes se maintiennent à la hauteur de l'œuvre qu'ils

interprètent, et les recettes dépassent toujours le chiffre de 6,000 fr.

\*\*\* Une grande solennité musicale, dont la destination pieuse n'était que le moindre attrait, a eu lieu jeudi dernier dans la salle Sainte-Cécile. Il s'agissait d'un concert dont le produit devait servir à élever des monuments en l'honneur de Frédéric Soulié et d'Honoré de Balzac. *Le Sélam*, cette composition si originale et de couleur si vraie, dont M. E. Reyer a écrit la musique sur des vers de Théophile Gautier, faisait le fond du programme. L'exécution en a produit beaucoup d'effet; et puisque la qualité des suffrages l'emporte encore sur la quantité, les auteurs ont dû être fiers et heureux de voir Meyerbeer lui-même applaudir vivement leur œuvre. Deux éminentes cantatrices, mademoiselle Wertimber et madame Ugalde, ont aussi enlevé de nombreux bravos, l'une en chantant l'air de *l'Ambassadrice*, l'autre un air du *Carillonneur de Bruges* et un autre air de Kucken, le célèbre compositeur allemand. Enfin, Roger n'a pas été moins applaudi, moins fêté lorsqu'il a dit avec madame Ugalde le duo favori de *la Dame blanche*.

\*\*\* Une imposante cérémonie aura lieu dans l'église Saint-Eustache le vendredi 26 mai à deux heures. L'inauguration de l'orgue magnifique que M. Ducroquet a édifié sur l'emplacement de celui qu'un incendie détruisit en 1844, se fera avec toute la pompe que l'Association des artistes musiciens imprime à ces grandes solennités. L'orgue sera touché par les organistes les plus célèbres. La partie vocale, dans laquelle on entendra mademoiselle Duprez, MM. Roger et Battaille, doublera, pour le public parisien, les attraits de cette intéressante cérémonie.

\*\*\* *La Vie de Rossini*, de Stendhal, publiée pour la première fois en 1823, a puissamment contribué alors à populariser en France le génie du grand maestro. Ce livre original et piquant vient de paraître format in-8° dans la collection des *Oeuvres complètes de Stendhal* publiée par la librairie Michel Lévy frères. Un appendice complète depuis 1823 jusqu'à nos jours la biographie de l'auteur de *Guillaume Tell*.

LÉOPOLD DANJEAU.

L'éditeur du *Journal pour rire* met en vente, rue Bergère, n° 20, les *Petits albums pour rire* à 20 centimes. On les trouve aussi chez Marescq, rue du Pont-de-Lodi, n° 5.

Ce sont de charmants petits recueils portatifs, excellents pour amuser en chemin de fer, en bateau à vapeur, pour mettre sur une table de salon. Cette série de petits albums composera une collection aussi curieuse qu'intéressante.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.